

DU MÊME AUTEUR

chez le même éditeur

VOUS ÊTES TOUS DES FILS DE PUTE

NOTES DE CUISINE

AFTER SUN

suivi de

L'AVANTAGE AVEC LES ANIMAUX,
C'EST QU'ILS T'AIMENT SANS POSER DE QUESTIONS

FALLAIT RESTER CHEZ VOUS, TÊTES DE NŒUD

BORGES

JARDINAGE HUMAIN

ROI LEAR

PROMETEO

AGAMEMNON

GOYA

JE PRÉFÈRE QUE CE SOIT GOYA QUI M'EMPÊCHE DE FERMER L'ŒIL
PLUTÔT QUE N'IMPORTE QUEL ENFOIRÉ

ET BALANCEZ MES CENDRES SUR MICKEY

suivi de

APPROCHE DE L'IDÉE DE MÉFIANCE

RODRIGO GARCÍA

L'Histoire de Ronald, le clown de McDonald's

suivi de

J'ai acheté une pelle chez Ikea pour creuser ma tombe

Traduit de l'espagnol

par

CHRISTILLA VASSEROT

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

PRÉSENTATION

Ces textes sont nés parallèlement aux créations théâtrales qui portent le même nom. Ce ne sont pas des pièces de théâtre à mettre en scène plus tard mais des matériaux qui, dans un livre, peuvent n'avoir en apparence aucun rapport entre eux et qui ne prennent vraiment sens que dans la structure de la représentation théâtrale. Voilà pourquoi je vous présente mes excuses si la lecture en est pénible, chaotique et ennuyeuse.

RODRIGO GARCÍA

Tous les droits de représentation pour la langue française sont aux
Éditions Les Solitaires Intempestifs

© 2003 LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS

1, rue Gay-Lussac - 25000 BESANÇON
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 - Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

www.solitairesintempestifs.com

3^e tirage : février 2008

ISBN 978-2-84681-067-8

**L'Histoire de Ronald,
le clown de McDonald's**

Titre original

La Historia de Ronald, el payaso de McDonald's

Quand j'avais huit ans, mon père s'est fait opérer du cœur. Il avait eu un infarctus dans la rue à dix heures du matin. J'habite dans un petit village où il n'y a pas d'hôpital. Heureusement, des voisins l'ont pris et l'ont conduit à l'hôpital le plus proche. Quant à moi, je ne me suis rendu compte de rien. J'étais à l'école. À la récréation, j'ai joué avec mes copains et je me suis bien amusé. Mais c'était quand même une journée bizarre, vu que je suis resté manger à la cantine. J'ai trouvé ça étrange parce que ma mère est femme au foyer et elle ne me laissait jamais manger à la cantine. En plus, à la sortie, c'est ma tante qui est venue me chercher en voiture. Ma tante n'habite pas dans le village et jamais elle n'était venue me chercher à l'école. Je suis monté dans la voiture et elle m'a emmené à Barcelone. Dans un McDonald's tout près d'un hôpital. Ça a été fabuleux. J'ai passé trois heures à manger et à m'éclater comme un fou au McDonald's. Jusqu'à ce que mon grand-père arrive pour annoncer à ma tante que mon père était mort. C'était bizarre : le jour le plus triste pour toute ma famille, et la première fois que j'allais au McDonald's.

À quatorze ans, j'ai réalisé que je devais me faire opérer d'un phimosis, me faire circoncire. Je l'ai dit à ma mère et elle m'a emmené chez le médecin. Il a dit que oui, qu'il fallait m'opérer, et deux semaines plus tard le rendez-vous était pris. C'était une opération normale, sans danger, tout s'est bien passé mais, avant de me laisser repartir chez moi, le médecin m'a dit : « Écoute, peut-être que la blessure va saigner, alors prends ces bandes et, si jamais ça saigne, tu serres bien ton pénis pour stopper l'hémorragie. » Je suis rentré chez moi et, pendant que j'étais sur le canapé, ça s'est mis à saigner. J'ai serré avec les bandes, mais je n'ai pas réussi à stopper l'hémorragie. Au bout d'une heure de saignement, ma mère s'est inquiétée et on est partis à toute vitesse à l'hôpital. Le médecin qui m'avait opéré était là. Il a regardé ma blessure et il m'a dit : « Il manque un point. Tu sais quoi ? La piqûre de l'anesthésie va te faire aussi mal que la piqûre du point. » J'étais affolé, hystérique. Ma mère m'a pris dans ses bras et elle m'a dit : « Calme-toi, Juan. Ils te recousent le point et après on va chez McDonald's. » Au même moment, je ne sais pas pourquoi, je me suis calmé à l'idée d'aller chez McDonald's. Je n'y étais jamais allé. On m'a cousu le point, ça m'a fait vachement mal, et ensuite on est allés chez McDonald's.

J'avais des amis au Danemark. Ils m'avaient invité chez eux en février. J'étais en Galice, je n'avais pas beaucoup d'argent et le moins cher pour y aller, c'était de prendre un bus depuis la Galice jusqu'à Irún : j'ai mis quatorze heures. À Irún j'ai attendu un autre autobus et je suis arrivé à Hambourg à minuit, après vingt-huit heures de voyage. Je devais prendre un train à deux heures du matin pour aller à Copenhague. Alors j'ai cherché un bar près de la gare, pour avaler quelque chose. Tout était fermé. Je me suis engagé dans une ruelle et je suis arrivé dans un bar plein d'ivrognes qui ont commencé à m'emmerder, à se moquer de mon sac à dos... Ça m'a fait peur et je suis ressorti dans la rue. Quand soudain j'ai vu le M de McDonald's au loin. Alors je me suis engouffré dans le McDo. Il y avait un vigile à l'entrée et je me suis dit : « Ici au moins je suis en sécurité. » Ce jour-là j'ai réalisé que les McDonald's sont très importants dans ma vie.

JUDAS

J'ai toujours dit : rien ne me fait plus chier que ces gens qui ont des cauchemars récurrents. Des gens qui, au moins trois ou quatre fois par semaine, font le même cauchemar. Ou des gens qui ont peur d'une chose en particulier. Des gens qui font, disons, des « fixations ». Les gens qui font des « fixations » m'emmerdent au plus haut point. Ce sont des gens qui veulent attirer l'attention. Par exemple, un mec qui ne mange pas de salade. Tu es en train de manger avec lui, tu lui fais passer le poisson, il se sert, il te dit : « Merci. » Tu lui fais passer le vin, il se sert un verre, il boit et tout baigne. Jusqu'à ce que tu lui fasses passer la salade. Tu lui fais passer la salade et il dit : « Non, merci, je ne mange pas de salade. » Alors tout le monde se met à poser des questions. Pourquoi ? Et depuis quand ? C'est à cause de tes parents ? C'est parce que ton père était un sale enfoiré qui t'obligeait à manger de la salade ?... et des conneries du même ordre. Et comme les gens, avec ce genre de sujet, c'est-à-dire un sujet qui NE LES ENGAGE À RIEN, PAS MÊME À PENSER, sont capables de tenir des heures, ils en profitent, ces têtes de nœud. Chaque fois qu'intervient à table un sujet de conversation inutile, la joie s'empare de la table. Tu veux apporter la joie à table ? Apporte un sujet de conversation inutile ! Comme cette foutue salade. Et voilà qu'un

dîner se transforme en discussion exaltée sur un mec qui a la phobie des salades. Tu vois ce que je veux dire : on lui demande si ça lui fait pareil avec d'autres choses ; s'il mange les légumes bouillis, jamais crus ; s'il a quelque chose contre le vinaigre ; s'il met du citron sur le poulet et pas sur la salade... De quoi foutre en l'air une soirée d'été, par exemple : la lune, la brise... et les bêtises qui fusent dans tous les sens. Un fils de pute dans le genre du mec à la salade se propose de foutre en l'air une soirée d'été juste pour attirer l'attention. Ce sont des gens qui s'asseyent à table dans le seul but d'attirer l'attention, bordel. Comme ils n'ont rien fait d'important dans leur vie, ils s'asseyent à table et ils disent : « Non, merci : je ne mange pas de salade. » Alors que tout le monde mange de la salade. Et si quelqu'un ne mange pas de salade, il ferme sa gueule, bordel. Il ferme sa gueule et il mange, bordel. Ou bien il ne mange pas ; il se sert, il ne mange pas et il ferme sa gueule, bordel. Après ça, le mec va se coucher peinarde parce que ce soir au moins dix personnes ont passé une heure à parler de lui et de sa putain de phobie de la salade. Toute ma vie j'ai soutenu que rien ni personne ne pouvait justifier une fixation : si tu as été victime d'abus sexuels dans ton enfance, tu n'as pas à détester le sexe, bordel. Si on t'a frappé à coups de ceinturon pendant toute ton enfance, ne me sors pas que tu as peur des ceintures, bordel. Si on t'a obligé à apprendre le piano, ne viens pas me raconter que tu détestes la musique, bordel. Si tu t'es fait mordre par un chien, ne me dis pas que c'est « pour ça » que tu n'aimes pas les chiens. Ça, c'était ma théorie, jusqu'à ce que je me rende compte que moi aussi je fais une maudite fixation et je ne peux pas continuer à le nier, putain.

Tu me vois et tu dis : ce mec a l'esprit sain, bordel. Comment veux-tu qu'il fasse une fixation ? La fixation est un putain de caprice et une sorte de faiblesse. Faiblesse d'esprit et faiblesse mentale. Je me regarde dans la glace tous les matins et je n'ai pas l'air mal, bordel. Je ne suis pas un faible d'esprit. Je ne suis pas un faible d'esprit. Et pourtant... je vois Judas partout. Je sors de chez moi et je me dis : « Aujourd'hui est un nouveau jour ; tu vas voir que tu vas te faire entuber par au moins trente personnes. » Et je sors de chez moi avec les boules, bordel. On ne peut pas sortir dans la rue comme ça, bordel. Je croise un voisin et je me dis : il va m'entuber. Je monte dans un taxi et je me dis : je suis tombé sur le taxi qui va m'entuber. Je fais mes courses et je me dis : il y a trois caissières, tu vas voir que je vais tomber sur celle qui va m'entuber ! Je vais à la plage et je me dis : putain de maître nageur, ce putain de maître nageur est capable de sauver un chien en train de se noyer, mais moi, si jamais il m'arrive quelque chose, ce maître nageur va m'entuber ! Si j'ai rencard avec une fille, je sais parfaitement qu'elle va m'entuber ! Alors, pour ne prendre aucun rencard avec une nana, je vais aux putes, et je sais parfaitement que je vais tomber sur la connasse qui va m'entuber ! Et si je laisse ma voiture au garage, sur quel mécanicien je vais tomber ? Sur lequel d'entre tous ? Sur celui qui a l'intention de m'entuber. J'imagine tout le monde en train de me demander : Moi, monsieur ? Moi, monsieur ? Moi, monsieur ? Moi, monsieur ?

CHARLIE LE COQ

Quand j'étais gosse, il y avait des tas de dessins animés.

Je n'ai jamais compris pourquoi, mais tous les gosses, à mon époque, étaient surtout dingues d'un chat qui courait après une souris...

Dix ans plus tard, j'ai appris qu'ils s'appelaient Tom et Jerry.

Les gosses ne touchaient pas à leur goûter, ils ne touchaient pas à leur tartine, à la confiture, au beurre : ils restaient la bouche grande ouverte en regardant *Tom et Jerry*.

Il fallait les voir, mes camarades de classe : sur la table il y avait de tout : tartines, confiture, Cacolac... Et eux, rien à foutre : rivés à la télé devant *Tom et Jerry*.

Et devant *Les Fous du Volant* : Satanas et Diabolo, Pénélope Joli-Cœur...

Quand j'étais gosse, moi aussi j'aimais bien regarder la télé, mais quand mon père me chopait devant la télé, il me flanquait une roustie sur la tête et il disait : éteins la télé et mets-toi au boulot. Putain de gosse ! Tu es trop grand pour regarder les dessins animés ! Pendant que les autres gosses regardaient les dessins animés, moi je bossais à la boucherie avec mon père. De toute façon je me suis arrangé pour regarder quand même des dessins animés et la télé en général.

Je le faisais pour pouvoir discuter avec les autres, à l'école.

Mais jamais on n'arrivait à parler de la télé, parce que moi je regardais autre chose.

À onze ans, j'étais complètement accro à *Charlie le coq* et à Rafaella Carrá.

Mes amis regardaient *Tom et Jerry* avec la bouche grande ouverte et moi je regardais Rafaella avec la braguette grande ouverte.

Les gosses ne regardaient pas Rafaella Carrá, ils regardaient Pipo Pescador : un pédé qui présentait une émission pour les enfants sur la 2.

Il portait une casquette et s'était fait opérer les lèvres. Pour vous donner une idée, la fameuse chanson : « Ce matin, un lapin a tué un chasseur », tout le monde croit que c'est Jean-Jacques Debout qui l'a composée pour Chantal Goya, parce qu'ils l'ont enregistrée à plusieurs reprises, mais en fait elle est de Pipo Pescador, qui se tapait les gosses et qui les faisait chanter.

Pipo leur disait : « Allez, les enfants, chantez ! »

Et il prenait des notes, l'enfoiré.

Et Jean-Jacques Debout, pareil.

Ils disent qu'ils s'amuse avec les gosses et en fait, ce qu'ils font, c'est qu'ils les enculent et après ils leur piquent leurs chansons.

Ensuite ils les enregistrent et ils gagnent des disques de platine !

En fait, la chanson « Ce matin, un lapin a tué un chasseur » a probablement été composée par un gamin qui s'est fait sodomiser par Pipo Pescador, et pas par Pipo Pescador.

Il est de mauvais goût de parler de ces choses-là. Mais il est encore pire de faire de la danse contemporaine ou de mettre en scène un opéra, non ?

Les gens me disent : écoute, ces choses-là, il vaut mieux ne pas en parler.

Ça arrive ; mais mieux vaut ne pas en parler.

Quelle bande d'enfoirés !

Je reprends là où j'en étais : pendant que les gosses de ma classe regardaient Pipo et *Tom et Jerry*, moi je m'astiquais devant la télé en regardant l'émission *Hola Rafaella*.

Il n'y avait rien qui sortait de ma bite, rien que du pipi. Mais je prenais un putain de pied.

Bordel, si quand tu touches un peu là, dans le cou, tu en crèves de plaisir, tu m'étonnes que tu prends ton pied en te touchant la bite.

Mais ça non plus, on n'en parle pas.

Si on te touche la nuque ou l'avant-bras, c'est le pied ; mais si on te touche la bite... on n'en parle pas.

Mes parents ne m'ont jamais surpris en train de me branler devant *Hola Rafaella* parce que c'était en fin d'après-midi et que la boucherie était encore ouverte, pleine de clients.

Eux en bas, en train de couper la viande avec la scie.

Et moi, à l'étage, en train de me la secouer devant la télé, devant Rafaella et ses gars.

Mes vieux avec le hachoir.

Et moi en train de me branler !

C'était du feu de Dieu parce qu'à chaque fois Rafaella dansait avec dix ou douze mecs qui lui faisaient de tout.

Ils la soulevaient, ils la redescendaient, ils se la passaient les uns aux autres...

Bon, d'accord, plus de la moitié à coup sûr étaient pédés, mais il y en avait bien trois ou quatre pour sauver la mise et moi j'imaginai des putains de partouzes en regardant le show de Rafaella !

Tous contre Rafaella et soudain, tous contre tous !

En fin d'après-midi, je m'arrangeais pour voir Rafaella et le matin, je m'arrangeais pour voir *Charlie le coq*.